

PAUL LÉAUTAUD

Poésies



POÉSIES
de
Paul Léautaud

PAUL LÉAUTAUD

Poésies



LE BÉLIER

PARIS

JUSTIFICATION DU TIRAGE

CETTE PLAQUETTE A ÉTÉ TIRÉE
À MILLE EXEMPLAIRES,
RÉPARTIS COMME SUIT :

23 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL
NUMÉROTÉS DE I À 20 ET DE I À III

977 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN,
NUMÉROTÉS DE 21 À 960
ET DE IV À XL

EXEMPLAIRE

XXX

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation,
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

© by Le Bélier, 1963.

INTRODUCTION

LES DÉBUTS littéraires de Paul Léautaud se situent aux alentours de ses vingt ans, à une époque qu'il a évoquée dans les pages d'*Amours*, écrites en 1906, et dans ses souvenirs sur *Adolphe Van Bever*, rédigés au début de 1927, juste après la mort de ce compagnon de son enfance et de sa jeunesse. Léautaud ne manquait pas de mémoire, et l'on peut, d'une manière générale, se fier à ce qu'il dit. Cependant, les détails que contiennent ses textes autobiographiques ne sont pas toujours d'une parfaite exactitude. Il ne prenait pas la peine de vérifier. C'est ce que nous avons essayé de faire ici.

Reportons-nous à sa chronique sur *Van Bever*, qu'il a recueillie dans *Passe-Temps*. C'est là que se trouvent les seuls renseignements qu'il ait donnés sur ses premières collaborations à des journaux et à des revues, ou plutôt car le pluriel ne convient pas, à un journal et à une revue.

Il raconte que ce fut grâce à Van Bever, entré comme rédacteur au Parti Ouvrier, qu'en 1891 ou 1892, il eut un article accepté dans ce journal que dirigeait l'ancien communard Jean Allemane. Toutefois, ce ne fut pas sous son nom qu'il figura dans les colonnes de cette feuille socialiste. Pour la circonstance, il avait choisi le pseudonyme de Paul Forestier, c'est-à-dire le nom de sa mère. Sa vraie signature ne devait apparaître qu'un peu plus tard, dans une petite revue dont Van Bever et lui allaient être les maîtres, et dont il dit ceci :

« En 1892, nous fondâmes ensemble une revue de quatre pages : Les Indépendants, dont la rédaction était chez moi, rue Amyot, et qui n'eut qu'un numéro. Cet unique numéro faillit bien ne pas voir le jour. Au dernier moment, pas un sou pour payer l'imprimeur, tout au bout de l'avenue de Saint-Ouen. Je réussis heureusement à faire un petit emprunt et Van Bever répandit notre revue dans les kiosques à journaux et chez les libraires, autant que le permettait notre modeste tirage. Si je ne me trompe, le docteur Binet-Sanglé collabora à ce numéro avec des vers signés Charles Ténib, ainsi que M. Pierre Trimouillat et Xavier Privas, alors à ses débuts de chansonnier. Van Bever avait aussi organisé, comme annexe à cette revue, et sous le même titre, des soirées qui se donnaient dans le sous-sol d'un café, boulevard Sébastopol. »

De cette revue, il semble bien qu'aucun exemplaire n'aït été conservé. Ni la Bibliothèque Nationale, ni la Bibliothèque Doucet, ni aucune des autres grandes bibli-

thèques n'en possèdent. Il est probable que ses directeurs ne s'étaient pas autrement soucié d'accomplir les formalités du dépôt légal, et sans doute ne saura-t-on jamais quelle prose ou quels vers Léautaud avait personnellement fournis à cette publication éphémère.

Une chose est certaine en tout cas : c'est que sur trois points les souvenirs de Léautaud cités plus haut sont à rectifier. La revue fondée par Van Bever et lui n'avait pas les soirées pour « annexe » ; elle aurait plutôt été le complément de ces soirées. Elle ne s'intitulait pas Les Indépendants, mais L'Indépendance littéraire, et son unique numéro sortit seulement de presse au printemps de 1893. C'est Van Bever qui avait eu l'idée de cette publication. Depuis plusieurs mois, il se signalait par une activité intense, multipliant les communiqués à la presse artistique et littéraire. Nous avons retrouvé dans La Plume du 1^r novembre 1892 l'annonce suivante :

« Sous le titre de Les Artistes indépendants, un groupe de jeunes comédiens, auteurs et compositeurs vient de s'unir afin de donner des soirées bi-mensuelles à la brasserie Aux Bords du Rhin, boulevard Sébastopol. La commission chargée d'organiser ces représentations, qui seront gratuites, est résolue de faire appel à toute la jeunesse artiste de Paris.

« Toutes les adhésions devront être adressées au secrétariat, chez M. Ad. Van Bever, publiciste, 12, rue Beudant, Paris. »

Le même communiqué fut inséré dans Le Courrier

français du 13 novembre 1892, amputé toutefois de l'indication relative à la brasserie où auraient lieu les soirées. Les typos avaient un peu estropié le nom du « publiciste » qui se voyait changé en Van Beyer.

Combien de soirées furent organisées ? Les papiers de Van Bever nous l'auraient peut-être appris, mais tout porte à croire qu'ils ont été brûlés ou mis à la poubelle par son fils, qui n'était guère capable d'en discerner l'intérêt et qui est mort pendant l'occupation, assassiné et incinéré par le fameux docteur Petiot.

La brasserie Aux Bords du Rhin se trouvait 35, boulevard de Sébastopol, à un emplacement qu'occupe aujourd'hui l'épicerie Damoy. Les insertions publicitaires faites à son sujet dans les journaux de 1892 et 1893 indiquent, après son adresse : Musique tous les soirs à 8 heures ½. On peut penser qu'au programme des Artistes indépendants vinrent s'inscrire, en tant qu'auteur, un ami de Van Bever nommé Pierre Guédy, comme comédien Léon Marié de l'Isle, dont nous aurons à reparler, et comme chansonniers, Pierre Trimouillat et Xavier Privas, futurs collaborateurs du numéro unique de L'Indépendance littéraire. Privas, en 1892, venait de quitter Lyon pour Paris, où il était inconnu. Quatorze ans plus tard, ayant eu la désagréable surprise de lire dans le Mercure de France un chapitre d'Amours où ses chansons étaient qualifiées de ridicules, il s'en plaignit à Van Bever. Allusion est faite à cet incident dans le Journal littéraire de Léautaud, où on lit à la date du 15 octobre 1906 :

« Xavier Privas a écrit à Van Bever, à propos de ce que j'ai dit de ses chansons dans le premier morceau d'Amours. Une lettre bête, prétentieuse, où il est question de nos « luttes littéraires » ! Mes luttes littéraires, avec ce monsieur ! C'est un comble. D'abord, pas plus avec lui qu'avec un autre. Et qu'a-t-il bien de littéraire, ce chansonnier ? »

Privas pouvait pourtant s'étonner du mépris dont l'accablait l'ancien co-directeur d'une revue où l'on avait admis autrefois sa collaboration. Nous avons indiqué plus haut le vrai titre de cette revue. Nous l'avons découvert dans le numéro de La Plume du 15 mai 1893, où L'Indépendance littéraire est mentionnée parmi les nouvelles publications. Elle promettait d'être mensuelle et se vendait vingt-cinq centimes. Son siège social était 12, rue Amyot, domicile du poète Paul Léautaud.

En ce temps-là, en effet, Léautaud, employé chez un gantier, était surtout un poète. Un poète encore inédit, mais obstiné. Il écrivait des vers depuis quatre ans. Il a noté dans Amours qu'en 1889, alors qu'il demeurait encore chez son père, à Courbevoie, il composait des vers pour Jeanne, son « idole ».

Jeanne Marié avait cinq ans de plus que lui. C'était la petite-fille d'un chanteur d'opéra fort applaudi sous le règne de Louis-Philippe, et la nièce de trois cantatrices appréciées du public : Mme Galli-Marié, Paola Marié et Irma Marié. Leur nom réel était Marié de l'Isle (ou de Lille), comme le prouve l'extrait de naissance que nous

a communiqué le plus attentif des lecteurs de Léautaud, M. Étienne Buthaud. Il résulte de cette pièce que Claude Marie Mécène Marié, le chanteur, né le 24 mai 1811 à Château-Chinon, était le fils d'un certain Edme Bazile Marié de Lille. Mais le chanteur était mort lorsque Léautaud, à dix-sept ans, lia connaissance avec Jeanne, son frère Léon et leur mère, qui habitaient Courbevoie, comme lui et Van Bever. Nous nous dispenserons de faire ici le récit des amours de Jeanne et du jeune Paul. Léautaud s'en est chargé lui-même et s'en est acquitté avec bonheur, sans prendre beaucoup de précautions. Il a supprimé le nom de Marié et mis Ambert à la place, mais les renseignements qu'il donne sur les Ambert, sur leur conduite et sur les lieux où ils ont vécu sont d'une telle précision que si l'un ou l'autre d'entre eux a lu Amours quand les pages en paraissaient dans le Mercure de France, aucune hésitation ne leur aura été permise sur l'identité des personnages dont il y est question.

Au dire de Léautaud, Jeanne, quand elle devint sa maîtresse, était une grande et belle rousse, à la chevelure éclatante, aux yeux bleus et au teint clair. Leur liaison dura trois ans, et prit fin en juin 1892. Peut-être Léautaud n'avait-il pas fait tout ce qu'il fallait pour s'attacher cette jolie fille. Mais ce qu'il raconte de leurs amours donne à penser que, de toutes façons, Jeanne ne pouvait lui être très longtemps fidèle. Entrée comme choriste à la Gaîté, elle n'opposa guère de résistance au comique Paul Fugère, qui était une des vedettes de ce théâtre. Fugère, déjà marié,

ne pouvait encore se mettre en ménage avec elle. Pendant quelques mois, elle trompa Léautaud avec Fugère, puis trompa Fugère avec Léautaud, et probablement ne congédia ce dernier que parce que le double jeu se révélait trop périlleux.

Léautaud a évoqué ces amours sur un ton des plus plai-sants, mais son récit leur est très postérieur. À vingt ans, quand il reçut de Jeanne la lettre par laquelle elle lui annonçait sa décision de rompre, il rentra vite dans sa chambre, pour pleurer tout à son aise. « Il me semble même que j'en souffre encore, écrivait-il en 1906, rien qu'à me souvenir, et si je ne me cramponnais... »

Nous ne connaissons pas les vers qu'il a écrits pour Jeanne, mais du moins pouvons-nous lire quelques-uns de ceux qu'il fit après l'avoir perdue. De juillet 1893 à août 1894, douze de ces poèmes furent insérés dans Le Courrier français, où il est possible que Léautaud ait été introduit par le docteur Binet-Sanglé, qui avait collaboré à L'Indépendance littéraire. Dans Le Courrier français du 12 mars 1893 figure un poème de Binet-Sanglé, signé Carolus Ténib et dédié à Jules Roques, patron du journal. Peut-être Binet-Sanglé était-il un ami de Jules Roques, qui avait la réputation d'être d'une humeur plutôt bourrue, mais qui, soit dit à sa louange, accordait une assez large place à la poésie dans les colonnes de son hebdomadaire.

C'est un Léautaud inattendu que celui que font revivre les vers du Courrier français, un Léautaud élégiaque, que le solitaire des dernières années eût criblé de sarcasmes s'il

lui avait fallu le relire. Nous nous garderons de le traiter comme il aurait fait. Certes, nous ne soutiendrons pas que ses poèmes soient bons, mais nous avancerons sans hésiter qu'ils peuvent aider à comprendre le personnage, déconcertant à maints égards, que fut Léautaud, et dans sa maturité, et dans sa vieillesse. Nous avons vu Léautaud lutter contre l'âge, nous l'avons vu se fâcher qu'à soixante ans on le crût plus vieux qu'il ne l'était, mais en 1893, à vingt et un ans, il prend au contraire des airs penchés, parle de souvenirs, de soirs anciens, de regrets, de nostalgie, de fleurs fanées, d'oubli et de retraite. Qu'il y ait là de l'artifice, de la pose, et même, en de certains endroits, une reprise inconsciente et maladroite de thèmes baudelairiens, c'est l'évidence même, mais ces faiblesses méritaient d'être observées. Elles sont révélatrices d'une tournure d'esprit qui interdisait à Léautaud d'être content de soi et des autres. Il était beaucoup trop fin pour se laisser aller longtemps au ridicule de gémir comme un Hégésippe ou de soupirer comme un Millevoye. Il s'est guéri de l'élegie en prenant du Chamfort, du Diderot et du Stendhal. Pour un jeune homme dont les poèmes auraient pu servir de support à des romances de Paul Delmet, ce n'était pas mal choisir sa médecine.

Quatre des poèmes qu'il publia dans Le Courrier français comportent une dédicace L'un d'eux est offert à Van Bever et, par exception, il est suivi d'une indication de lieu et de date : Meudon, 5 avril 1894. Comme ce poème a paru le 13 mai suivant, on peut supposer que les

autres ne sont, eux aussi, antérieurs que de quelques semaines à leur publication. Un autre poème est dédié à un Edmond Lefèvre, qui nous est inconnu, et un autre à Armand Silvestre, à qui Léautaud avait pu être présenté dans les coulisses du Théâtre Français. Silvestre comptait plusieurs ménages, dont un avec une des sociétaires de la Comédie, Mlle Julia Bartet. Enfin, un poème visiblement inspiré du souvenir de Jeanne a pour dédicataire le frère de celle-ci, Léon Marié de l'Isle, qui fut comédien par intermittences. En 1908, il jouait le rôle de Fréderi dans un film tiré de L'Arlésienne. En 1921, on le retrouve au Gymnase, dans une pièce d'André Pascal, c'est-à-dire dans un spectacle monté aux frais de l'auteur, le docteur Henri de Rothschild. En 1934, il apparaît dans Tovaritch, au théâtre de Paris. Entre temps, il avait été bonnetier.

Aux doute poèmes retrouvés dans Le Courrier français, nous avons ajouté les deux poèmes de Léautaud parus dans le Mercure de France, en septembre 1897 et septembre 1896. Le premier, Élégie, fut reproduit dans Le Gil Blas illustré du 6 octobre 1895, accompagné d'une illustration de Paul Balluriau, digne du calendrier des Postes et Télégraphes.

L'image de Jeanne est encore présente dans Élégie, mais les traits en sont plus flous que dans les poèmes précédents. Dans le sonnet de 1896, l'Oubli (avec un grand O) a rempli son office. Léautaud y pastiche Mallarmé, lui empruntant ses juxtapositions d'adjectifs et de participes, ainsi que son vocabulaire : flûte, gloire, miroir, cristal,

moire. C'est peut-être là le dernier poème que Léautaud ait composé (ne tenons pas compte des épigrammes qu'il s'est amusé quelquefois à mettre en circulation). C'est à notre connaissance le dernier qu'il ait publié. Il a bien eu d'autres maîtresses après Jeanne, mais elles n'ont pas ranimé sa veine poétique. C'est en prose qu'il les a chantées, ou plutôt c'est en prose qu'elles l'ont fait déchanter.

Pascal Pia.

POÉSIES

RETRAITE

Silencieuse rue où mon rêve s'exile
Pour garder plus intact le souvenir aimé,
Combien m'est précieux le sûr et calme asile
En tes murs enfermé,
Silencieuse rue où mon rêve s'exile !

Fleurissant le regret de l'amour consumé,
Ma rêverie y croît, fleur de serre fragile,
Et pour moi seul répand, au logis parfumé,
Son essence subtile,
Fleurissant le regret de l'amour consumé.

Du livre du passé j'ai fait mon évangile.
Exilé loin de toi, mon cœur s'est refermé
Et n'a plus du futur l'espérance inutile ;
M'as-tu jamais aimé ?...
Du livre du passé j'ai fait mon évangile.

LES SOUVENIRS

Les souvenirs sont les parfums
Laissés par les baisers défunts
Qu'à jamais on regrette ;
Ils consolent des noirs oublis
Les cœurs blessés et tout emplis
D'une langueur secrète.

Évoquant tout ce qui fut cher,
Ce qui fut doux ou bien amer
Dans l'amoureuse histoire,
Ils sont, pour l'amant soucieux,
Comme les yeux mystérieux
Et clairs de la mémoire.

Vestiges des bonheurs passés,
Consolateurs des délaissés,
Pleins de mélancolie ;
Vous faites moins lourd le regret
De celle qu'on pleure en secret,
Et qui pourtant oublie.

POUR CELLE QUI NE VIENDRA PAS

Toi de qui je ne sais ni le nom ni la grâce,
Ni le charme, en lequel un cœur épris s'enchâsse,
Toi qui n'es pas venue et ne viendras jamais,
Rien ne te confiera l'amour dont je t'aimais,
Femme que mon désir espérait sans connaître.
Que de baisers perdus ! Tu m'eus aimé peut-être,
Et consolé des jours de souffrance et d'exil
Par ta jeunesse vierge et ta chanson d'avril !...
Mais tu ne viendras plus et mon attente est vainne.
Adieu. Ton souvenir, léger comme une haleine,
Vestige d'un amour qui restera secret,
Flotte en ma rêverie, où pleure le regret
De ton âme de femme à jamais ignorée,
O toi la moins connue et la plus adorée.

L'ANNIVERSAIRE

Du jour de nos adieux, chère, te souvient-il ?
Ce matin de printemps en est l'anniversaire.
À ce ressouvenir lointain mon cœur se serre,
Frissonnant du passé qui pleure en mon exil.

Car il regrette encor, ce cœur tant solitaire,
Avec le regard doux de tes yeux endormeurs,
Le trouble douloureux de tes baisers menteurs
Et tous les mots d'amour que tu n'as pas su taire.

Ah ! qui les redira ces mots, charmes éteints ?
Et ces baisers perdus les rendra, quelle bouche ?
Hélas ! hormis toi-même, aucune autre ne touche
Ce cœur que l'abandon fit source de dédains.

SOIRS ANCIENS, SOIRS PRÉSENTS

Chère, les soirs anciens, pleins de vaines paroles,
D'exquise songerie et de baisers frivoles,
Revivront-ils jamais dans les ans à venir ?
L'automne a ranimé mes secrètes détresses,
J'évoque les beaux soirs parfumés de caresses
Et sens fleurir en moi la fleur du souvenir.

Hélas ! les soirs présents, pleins de réminiscences,
Ces soirs où je languis de tes longues absences,
Laisseront leur tristesse à mon front qui pâlit ;
Jamais plus je n'aurai, dans mes heures d'angoisse,
Le regard apaiseur de tes yeux de turquoise,
Ni ta bouche de sang où je buvais l'oubli.

CHANSON

À Armand Silvestre.

Chère, voici déjà le soir
De la vie. Où donc est l'espoir,
La gaieté des jeunes années ?
Où donc le rêve d'autrefois
Et les fleurs que je t'ai données ?
Où donc le charme de ta voix ?

Ton cœur frivole a, je le sais,
L'oubli des choses du passé :
Serments et baisers et paroles.
Hélas ! toujours je me souviens,
Et rien encor ne me console
De la fuite des jours anciens.

Chère, voici déjà le soir
De la vie. Il n'est plus d'espoir,
Mais mon amour t'a pardonné ;
Pourquoi rappeler l'autrefois ?
Toutes les fleurs se sont fanées,
Et je n'entendrai plus ta voix...

VIEILLESSE

Je porte encore en moi le regret du passé,
Et c'est un poids si lourd et sous lequel je plie,
Que je voudrais toucher au couchant de ma vie
Pour que meure l'amer charme qu'il m'a laissé.

Quand mes tempes seront grises, alors peut-être
Perdrai-je la moiteur du coupable désir,
Et se pourra calmer le cuisant souvenir
De l'amour, et le mal qu'en mon cœur il fit naître.

Peut-être alors aussi connaîtrai-je l'oubli
Du nom aimé qui chante aujourd'hui dans ma peine,
Et qu'en mon cerveau las aura germé la haine
De ce passé d'hier qui si tôt m'a vieilli.

NOSTALGIE

À Léon Marié de l'Isle.

Chère, de ton amour j'ai gardé l'amertume.
Parfois, quand le soir tombe et que Paris s'allume,
Évoquant le passé qui ne revivra pas,
Vers le faubourg lointain je dirige mes pas.
Je refais lentement le chemin sombre et calme
Où le cher souvenir flotte ainsi qu'une palme
Et fait renaître en moi l'âme de l'autrefois.
Hélas ! qui redira le charme de sa voix,
Le bleu clair de ses yeux et leur tendresse douce ?...
L'automne est parfumé comme une peau de rousse,
Et l'horizon, saignant de la mort du soleil,
De ses cheveux défaits a le reflet vermeil.
Mais le reflet doré de ces beaux soirs d'automne
Et l'azur pâlissant de leur ciel monotone
Ne grisent plus mon cœur plein d'un amer regret.
Comme on garde une fleur fanée, en un coffret,
Je garde en mon cerveau l'image de l'absente.
Automne ! saison si triste et si languissante,
Saison de souvenance et de recueillement,
Combien ta rêverie est douce au cœur d'amant !
Oh ! donne-nous l'espoir pour attendre la trêve,
De ton parfum dernier console notre rêve ;
Qu'importe de souffrir si l'on espère un peu !...
Chère, te souviens-tu de mon premier aveu ?

POUR ACCOMPAGNER UN PORTE-ROSE

Chère, les vœux qu'on fait ne prouvent rien jamais,
Car il en est toujours un qu'on n'ose pas dire ;
Hélas ! tes yeux aimés, en moi, sauront-ils lire
Mon souhait de revoir les jours où tu m'aimais ?

La rose, qui demain sèchera dans ce vase,
Qu'elle exhale pour toi l'esprit de mon regret !
Mon rêve est sans espoir, et l'an qui disparaît
Fait plus lourde à mon cœur ma douloureuse extase.

DIZAIN POUR LES OUBLIÉS

À Edmond Lefèvre.

O les jardins d'amour où fleurissent les lèvres !

Souvenir persistant des amoureuses fièvres ;
Musique des baisers que l'on n'entendra plus ;
Intimité défunte où tant Elle se plut ;
Calme profond des yeux où parlait le silence ;
Air murmuré parfois d'une ancienne romance ;
Parfum que l'on retrouve au hasard du chemin ;
Joie éteinte d'hier ; angoisse de demain ;
De ces regrets amers sont faits mes rêves mièvres...

O les jardins d'amour où fleurissent les lèvres !

RESSOUVENIR

À Adolphe Van Bever.

O que de souvenirs en ma mémoire close !

Déjà l'avril nouveau refleurit les jardins :
Les jardins d'ici-bas et les jardins d'espoirs ;
C'est le renaissement enchanteur des matins :
Voici s'évaporer la brume des vieux soirs.

Assis sur la pierre ancienne,
Où jadis Elle vint s'asseoir,
Que mon âme se ressouvienne
Et du Passé soit l'encensoir.

Je songe à ta beauté perdue, ô douce Chère,
Infidèle et frivole et vainement aimée,
Toi qui baisas mon front orgueilleux, Passagère
De qui mon rêve suit la trace parfumée.

Mais comme à l'automne à venir,
Des feuilles mortes, la vallée,
De regrets et de souvenirs
Ma vie exilée est peuplée.

C'est pourquoi le Printemps ne m'importe : je veux
M'isoler, contempler des terrestres parfums,
Orientant mes yeux vers le ciel de tes yeux,
Où brilla la splendeur de mes espoirs défunts.

O serments, ô baisers, ô tant fragiles choses !

Meudon, avril 1894

LA TOMBE

Pourquoi ne dors-tu pas, beauté vaine et flétrie,
Sous quelque tertre calme, à l'ombre de la vie,
Toi de qui le regret m'a fait amer et vieux !
Pourquoi le ciel profond et triste de tes yeux
Ne s'est-il, pour jamais, figé sous tes paupières ?
Pourquoi n'as-tu pas clos tes lèvres mensongères
D'où jadis, et pour moi, parlèrent en serments
Les mots prostitués à tes autres amants ?
Pourquoi, marbre, n'es-tu retourné à l'argile ?...
Alors, désoccupé d'un désir inutile,
Et te sachant en proie aux caresses des vers,
Je pourrais évoquer nos entretiens pervers,
Et m'en aller parfois fleurir de sombres roses
Le tertre sous lequel s'écandreraient ces choses.

ÉLÉGIE

Tu m'as dit ta pitié de roses effeuillées.
La malade douceur des voix qui sont voilées
Et le parfum séché des âmes en oubli,
Mon rêve, entre tes seins fanés, les a cueillis.
Tes mains ont un ennui dont la grâce m'effleure
Songeuse, et tu m'es chère à cause que tu pleures,
Et que se désoler c'est savoir aimer mieux.
Penchée, avec des mots presque silencieux,
Le péché qui revêt ta figure pâlie,
Tes tristesses, ces sœurs de mes mélancolies,
Et les divins remords en ton cœur qui s'érigent,
Un solitaire octobre où l'automne s'afflige,
Où l'on s'exploré en soi comme en des funérailles,
Tous ces chagrins qui sont bagues à tes doigts pâles
Tu vins les dédier à mon seuil exilé.
Fragile, et dans le soir de tes cheveux croulés,
Né de vieux souvenirs à ton front diadème,
Le songe fleurissait du précieux poème
Où j'ai paré d'émoi ta tendresse foulée,
Et ton cœur de pleureuse, hélas ! inconsolée.

SONNET

De l'antique joyau l'éclat est retenu.
Sur sa flûte stérile, un Oubli, vers la nuit
Immense d'où la gloire aussi n'a plus de bruit,
Joua, pour l'expirer, le soupir méconnu.

Pourtant, des soirs, d'orgueil encor constaté nu,
Cet esprit, défardé, hors de la flamme fuit
La page où nul sanglot n'est par la plume inscrit,
Et supplie au miroir un reflet souvenu.

Mensonge mérité par tel qui s'ingénie
À revivre un frisson de l'étreinte finie
Lors qu'au cristal s'éteint l'émoi d'un chrysanthème ;

Le silence amassé s'étonne d'une moire
Pareil et dissipant l'absence de poème
Le couple ancien s'avance au baiser de mémoire.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Les poèmes de Paul Léautaud ont paru d'abord dans des journaux et revues aux dates suivantes :

- | | |
|----------------------|--|
| Le Courier français, | 16 juillet 1893 : RETRAITE. |
| » | 30 juillet 1893 : LES SOUVENIRS. |
| » | 20 août 1893 : POUR CELLE QUI NE
VIENDRA PAS. |
| » | 3 septembre 1893 : L'ANNIVER-
SAIRE. |
| » | 17 septembre 1893 : SOIRS ANCIENS,
SOIRS PRÉSENTS. |
| » | 8 octobre 1893 : CHANSON. |
| » | 12 novembre 1893 : VIEILLESSE. |
| » | 17 décembre 1893 : NOSTALGIE. |
| » | 21 janvier 1894 : POUR ACCOMPA-
GNER UN PORTE-ROSE. |
| » | 25 mars 1894 : DIZAIN POUR LES
OUBLIÉS. |
| » | 13 mai 1894 : RESSOUVENIR. |
| » | 5 août 1894 : LA TOMBE. |
| Mercure de France, | septembre 1895 : ÉLÉGIE. |
| Gil Blas illustré, | 6 octobre 1895 : » |
| Mercure de France, | septembre 1896 : SONNET. |

Trois de ces poèmes : Vieillesse, Élégie et Sonnet (De l'antique joyau) ont été, après la mort de Paul Léautaud, insérés en tête de l'édition du *Petit Ami* publiée au Mercure de France (19 56).

CETTE PLAQUETTE À ÉTÉ ACHEVÉE
D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE THÉO SCHMIED, À MONTROUGE LE QUINZE
JANVIER 1963.